

Les monstres ordinaires

Clinique et théorie du conformisme

Jean-Baptiste Dethieux
Préface de Marilia Aisenstein



Sommaire

Préface	11
Marilyn Aisenstein	
Préambule.....	17
 <u>CHAPITRE 1</u>	
Le « conformiste modèle »	19
 <u>CHAPITRE 2</u>	
Narcisse, enfant de la violence	27
 <u>CHAPITRE 3</u>	
L'homme qui ne sait pas dire « non ».....	35
 <u>CHAPITRE 4</u>	
S'effacer ou mourir	45
 <u>CHAPITRE 5</u>	
Obéir à tout prix	53
 <u>CHAPITRE 6</u>	
Vers un monde opératoire ?	63
 <u>CHAPITRE 7</u>	
Les monstres dormants	79

CHAPITRE 8

« Aujourd’hui, maman est morte... » ou les objets imparfaits 93

CHAPITRE 9

Contre le psychanalyste conformiste 105

CHAPITRE 10

La pulsion de mort pour nous sauver..... 113

CHAPITRE 11

Quelques mots pour ne pas en finir... 123

Bibliographie 127

Préface

MARILIA AISENSTEIN¹

Ce n'est pas sans plaisir que je rédige une préface pour ce livre, il s'agit en effet d'un ouvrage utile pour la communauté psychanalytique actuelle.

L'auteur propose aux lecteurs une ressaisie, une synthèse, de plusieurs courants de pensée et axes de recherche très contemporains.

Il s'intéresse aux travaux de l'école de psychosomatique de Paris inaugurés dès les années cinquante par Pierre Marty, Michel de M'Uzan, Christian David et Michel Fain autour des états opératoires d'abord vus comme d'origine traumatiques et déficitaires puis appréhendés plus tard comme défense drastique contre toute vie psychique vécue comme dangereuse.

De par la suite, il va aussi étudier le conformisme et donc la question de l'obéissance en tant que peur, voire phobie, de la pensée.

Cette réflexion passe bien évidemment, détour obligé, par le narcissisme, soit les faillites du narcissisme primaire engendrant le narcissisme négatif qu'André Green a nommé en 1969 « narcissisme de mort ».

1. Marilia Aisenstein est philosophe de formation et psychanalyste formateur de la Société hellénique de psychanalyse et de la Société psychanalytique de Paris dont elle a été présidente ; elle s'est essentiellement impliquée dans l'Association internationale de psychanalyse, où elle a été représentante de l'Europe. Auteur de nombreux travaux en français, anglais et grec, elle a été lauréate du Prix Bouvet en 1992.

On ne peut que penser également à Hannah Arendt et « la banalité du mal » décrite dans *Eichmann à Jérusalem* comme à Stanley Milgram avec son livre terrifiant *Soumission à l'Autorité* (traduit chez Calmann-Lévy, 1994) qui décrit ses expériences menées entre 1950 et 1963 à l'université de New York mettant à jour des modalités de soumission d'étudiants pourtant avancés, à une autorité floue « quelle qu'elle soit ».

Composé de onze brefs chapitres rédigés d'une plume fluide et élégante évitant le jargon, *Les Monstres Ordinaires* devrait intéresser un public bien plus vaste que celui des cercles psychanalytiques.

Les enjeux d'un tel ouvrage me semblent dépasser largement l'étude, pour nous autres certes centrale, du fonctionnement psychique. Il s'agit là de questions sociétales relevant de la philosophie politique et de la politique au sens large du terme.

Les « monstres ordinaires » sont des êtres humains dangereux car capables du pire sans le moindre état d'âme.

L'étude de ce phénomène clinique conduit Jean-Baptiste Dethieux à se pencher sur des concepts métapsychologiques du corpus freudien tels que le clivage, le déni, la négation, la régression du surmoi dans les foules, la désintringation pulsionnelle, la pulsion de mort et le masochisme comme sur des notions plus récentes comme le conformisme, les cliniques de l'effacement, l'obéissance à tout prix.

De ces dernières, je dirais qu'elles sont d'autant plus graves que loin de faire penser à la folie puisqu'elles s'abritent derrière le masque de la normalité et de la bienséance. Elles ont en commun ce que j'appellerais volontiers « la peur et la haine de la pensée ». Or comme nous le rappelle l'auteur en exergue de son livre : « C'est dans le vide de la pensée que s'inscrit le mal » (Arendt, 1991).

Formée très tôt à l'approche théorico-clinique de l'école de psychosomatique de Paris et réfléchissant par conséquent aux états opératoires, je me suis intéressée au conformisme et à la question de l'obéissance dès les années deux mille.

D'autre part, j'ai, avec Claude Smadja, préféré privilégier le terme de « fonctionnement opératoire » plutôt que celui de « vie ou état opéra-

toire » et mis l'accent sur la dimension défensive de ce concept clinique incontournable décrit par Marty et de M'Uzan en 1962.

Nous avons de plus abandonné le monisme pulsionnel de Marty, considérant la seconde théorie freudienne des pulsions indispensable à l'approche théorico-clinique des patients affectés de maladies somatiques.

C'est également le parti qu'a pris J.-B. Dethieux qui, dans son chapitre X « La pulsion de mort pour nous sauver », et s'appuyant sur la clinique du cas de Mathias, montre que, suffisamment intriquée à la libido, la pulsion de mort est indispensable à la vie.

Afin de corroborer cette position, je choisirai un autre exemple, celui de l'exercice de la pensée.

Après 1920, la seconde théorie pulsionnelle oppose mais unit dans le même cadre, ou « attelage pulsionnel » comme disait André Green, la libido et la pulsion de mort. Le but de la libido est de lier pour créer des unités de plus en plus grandes alors que la pulsion de mort a pour fonction de séparer, de poser un écart.

Pour illustrer ceci, je vous donne un exemple d'une grande banalité.

Lorsqu'un petit enfant commence à s'essayer de penser nous lui enseignons : les pommes, les poires, les bananes sont des fruits. Mais un peu plus tard, il faudra aussi lui apprendre : une pomme ce n'est pas une banane même si les deux sont des fruits, ce sont des fruits mais différents.

Or ici nous voyons à l'œuvre le travail de la libido qui rassemble et celui de la pulsion de mort qui sépare donc discrimine (*L'Abrégé chapitre II*), la déliaison est donc elle aussi nécessaire.

À partir d'une réflexion profonde et minutieuse de ces interrogations, J.-B. Dethieux va, dans le chapitre VI poser une question à mon sens aujourd'hui cruciale :

« Allons-nous vers un monde opératoire ? »

À ce propos, il décrit une scène par lui vécue lors d'un voyage en avion. Un petit enfant pleure, douleur ou détresse, mais probablement les deux. Ses parents cherchent à le consoler, je dirais plutôt à le faire taire, sans jamais quitter les écrans de leurs portables des yeux. Décrit sobrement, ce moment bouleversant remet en mémoire la distinction faite

par Michel Fain entre « mère calmante » et « mère satisfaisante », la première ne visant que l'extinction de toute excitation et non l'apaisement.

Évoquant *Le Meilleur des Mondes* (Orwell, 1949), J.-B. Dethieux se demande quels ponts pouvons-nous dresser entre pensée opératoire et réalité collective. Sommes-nous en droit de voir des analogies entre le fonctionnement opératoire de l'individu et l'évolution actuelle de notre civilisation ?

La clinique du sujet opératoire dévoile le caractère conformiste d'une pensée hyper-adaptée aux idéaux du moment. Or le fonctionnement opératoire est une défense drastique contre une réalité psychique. Le sujet s'accrocherait donc désespérément à la réalité externe et se glisserait dans ce qu'on attend de lui.

À partir de là toutes les dérives sont possibles, la perte et l'effacement de soi ou pire encore, la soumission totale et aveugle à une autorité même si cette dernière prône de détruire et tuer.

L'auteur nous offre une relecture subtile de *L'Étranger* (1942) de Camus, très différente de celle de Jean-Claude Rolland (*Sur L'Étranger*, 2015, RFP, 79/5) qui, lui, prête à Meursault une réaction mélancolique passionnelle à la mort de sa mère.

Sous l'indifférence, l'agrippement au factuel, l'éradication de toute émotion, J.-C. Rolland refuse de ne voir en Meursault qu'un monstre froid.

Pour lui, ébranlé par la mort de « maman », fou de douleur et incapable d'un travail de deuil, Meursault aurait brutalement développé une identification mélancolique à cette « mère morte ».

J.-B. Dethieux décrit « le vide assourdissant » en Meursault qu'il comprend comme une défense contre l'indicible détresse d'un enfant que sa mère n'a jamais regardé, sourde, malvoyante de surcroît, silencieuse, étrange, elle ne le touchait pas non plus.

Étranger à lui-même, coupé de son monde interne et de ses affects, l'homme ne peut que se perdre.

Je trouve intéressant que, bien que passant par des voies divergentes, ces deux interprétations du roman magistral de Camus ne soient pas contradictoires et puissent même se compléter, voire s'enrichir.

Ces incursions littéraires fréquentes, alliées à des récits de moments cliniques fouillés, rendent la lecture du livre attractive, fluide et agréable et surtout, ce qui est important à mes yeux, accessible aussi aux lettrés intéressés qu'ils soient psychanalyste ou non.

Je veux m'appesantir ici sur une question qui me tient à cœur, celle des différentes figures du masochisme.

Consultant à l'Institut de Psychosomatique de Paris, je m'étais interrogée sur le manque d'investissement masochique de leur maladie et de leurs états douloureux par beaucoup de nos patients psychosomatiques.

J'avais posé la question à Pierre Marty, m'étonnant de ce qu'il n'évoquait jamais de masochisme, or il m'avait répondu : « Je parle de ce que je vois, et je ne vois pas de masochisme dans cette clinique. »

J'avais donc décidé de m'intéresser moi à ce qui était en négatif, en creux et me semblait manquer.

Ceci m'a conduite à de longs échanges avec Benno Rosenberg d'ailleurs longuement cité par J.-B. Dethieux.

Comme Rosenberg et l'auteur, je crois que la maladie signe un échec du masochisme en tant que témoin de l'intrication des deux pulsions.

Je rajouterais néanmoins que ce dernier que Freud nomme en 1924 « masochisme érogène primaire » doit être entendu comme un stade précocissime à l'instar du narcissisme primaire.

Il est instauré par le travail psychique de la mère et permet à l'enfant d'investir le délai, l'attente.

Le masochisme secondaire ou moral représente à mon sens une tentative de restaurer l'échec de l'accès au masochisme primaire intricateur.

Il m'a semblé que cette approche pouvait éclairer certaines améliorations symptomatiques de patients somatiques qui, au travers d'un investissement de leurs douleurs, se réappropriaient leurs corps. C'est aussi ce que montre Dethieux à propos du cas très passionnant de Mathias chez qui un masochisme moral certain et un investissement douloureux de ses maux et de la vie en général sont évidemment à considérer comme du côté des forces de vie.

Enfin, dans l'intéressant chapitre intitulé « Contre une psychanalyse conformiste », l'auteur dénonce avec courage des aspects peu décrits

des sociétés d'analyse où peuvent parfois régner le conformisme et l'obéissance aux maîtres.

Il s'agit là d'un conformisme « masqué ». Les petites sociétés, celles où à peine trois ou quatre formateurs font la loi, sont les plus vulnérables. Ces maîtres à penser ou « leaders » ne cherchent pas à soutenir l'indépendance et la créativité personnelle de leurs élèves mais à favoriser l'éducation de « suiveurs » dociles.

Ce risque existe et dévoile la fragilité de nos institutions.

Bref, et en guise de conclusion, je dirai qu'une préface se doit à mon sens d'être brève, elle doit susciter l'intérêt sans trop dévoiler. Au risque de me répéter, je terminerai en soulignant l'intérêt majeur de l'étude essentielle de ces « monstres ordinaires » qu'a menée ici J.-B. Dethieux.

Jusqu'où peut mener le conformisme lorsqu'il relève de la pathologie ? Pourquoi ces « monstres ordinaires » obéissent-ils à un « idéal » barbare ou encore à une violence interne aveugle sous couvert de banalité affichée ?

Il ne sera pas ici question du conformisme comme volonté de se conformer aux usages du milieu, mais plutôt comme s'inscrivant dans un registre pathologique. Il s'agit de configurations délétères pour les individus, de personnes aux prises avec un dispositif massif d'écrasement de la vie psychique.

Certains d'entre eux sont des figures notables de l'histoire ou de la littérature, qui peuvent être dramatiquement connues pour des méfaits commis en toute innocence apparente : Adolf Eichmann, Dr Jekyll et Mr Hyde, ou encore *L'étranger* de Camus... Et ce, sous couvert de banalité affichée dans les aspects de leur quotidien. D'autres, et la plupart, sont des anonymes.

Comment ces « monstres ordinaires » peuvent-ils s'amputer d'une partie d'eux-mêmes et pour quelles raisons ? Comment peuvent-ils commettre parfois des abominations au nom d'une obéissance aveugle ?

Cette analyse porte sur notre société, qui semble tendre vers un conformisme de plus en plus marqué, et sur des faits historiques mettant en scène cette « banalité du mal ». Elle s'inscrit également dans une réflexion contemporaine sur la notion de « pensée opératoire », considérant le conformisme comme une « défense » à l'œuvre.

Jean-Baptiste Dethieux est psychiatre, psychanalyste (Membre titulaire formateur de la Société Psychanalytique de Paris) à Toulouse. Il est l'auteur de plusieurs articles dans le champ de la psychiatrie et de la psychanalyse outre la publication de romans et récits aux marges de son activité professionnelle.

17 € TTC France

ISBN: 978-2-84835-895-6

Image de couverture : ©Lukas Juszczak – Adobe Stock



9 782848 358956

• EDITIONS IN PRESS •
www.inpress.fr